

Bernard a réuni plusieurs de ses nouvelles dans *La Dame blanche* parue en 1927. Elles seront reprises dans *Montcalm se fâche* en 1935. En voici une intitulée «Le Petit Chesne».

HARRY BERNARD

**MONTCALM
SE FÂCHE**

(*Linogravures d'Henri Beaulac*)

ROMANS



HISTORIQUES

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

MONTRÉAL, 1935



LE PETIT CHESNE¹

LE petit Chesne marchait vite, aussi vite que le permettaient des jambes de six ans, et les gros sabots qu'il avait aux pieds.

Il était parti de la maison vers deux heures de relevée, en route pour la classe. Mais à mi-chemin, poussée par on ne sait quelle envie de flâner, il avait tourné le dos à l'école. Errant ça et là, il s'était engagé dans la rue Notre-Dame, en allant vers l'est.

Le temps était froid, car on se trouvait en février. Pelotonnée contre le fleuve, Villemarie ressortait dans le paysage blanc. Il n'avait pas neigé depuis quatre jours, de sorte que le sol, dans les endroits où il y a quelque mouvement, était durci. Le petit Chesne trottnait donc, soufflant parfois dans ses doigts pour les réchauffer.

On était en 1686. Le Canada, aux prises avec les

¹ En marge d'E.-Z. Massicotte : *Faits curieux de l'histoire de Montréal.*

Iroquois, avait encore à se défendre contre les menées du colonel Dongan, gouverneur de la Nouvelle York, ennemi acharné des Français d'Amérique. Monsieur de Denonville achevait de fortifier Montréal. Sous la direction du sieur du Luth, ingénieur royal, une palissade haute de deux toises, agrémentée de courtines et bastions, avait été construite autour de la ville. Cinq portes et autant de poternes donnaient sur la campagne proche. Le chevalier de Callières, ancien capitaine au fameux régiment de Navarre, commandait la place.

Malgré la guerre et les difficultés du temps, Montréal accusait du progrès. L'église paroissiale, rue Notre-Dame, était terminée depuis dix ans. Les messieurs de Saint-Sulpice construisaient leur nouvelle demeure seigneuriale et curiale; la Congrégation Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu, florissaient. À certains jours, la place publique, ou Place Royale, offrait le spectacle d'une animation grouillante.

Le petit Pierre Chesne, par ce froid après-midi du 4 février 1686, marchait donc allègrement. Il se croyait homme parce qu'il était l'aîné de trois garçons, et qu'il aurait sept ans au mois d'avril. Son père, Pierre Saint-Onge, dit Chesne, était tailleur d'habits; il n'avait pas toujours de l'ouvrage et cultivait un lopin de terre qui aidait à nourrir la famille. C'était un brave homme, originaire de Barbezieux, évêché de Xaintes, établi au Canada depuis

une douzaine d'années, où il avait pris femme dans la personne de Louise-Jeanne Bailly.

Pierre n'aimait pas l'école. Il lisait en épelant ses mots, comptait sur ses doigts, comme d'ailleurs un bon nombre de grandes personnes. Mais turbulent et nerveux, il préférerait de beaucoup s'amuser, courir les champs et grimper aux arbres, se rouler l'hiver dans la neige. Il trouvait aussi injuste d'être seul, chez lui, à fréquenter l'école des sœurs, et jalousait ses petits frères, Jean-Baptiste et François, de leur condition privilégiée. Naturellement, il se gardait de trouver à redire en présence de ses parents, passait pour un bon écolier.

Il s'achemina jusqu'à la Place d'Armes, parlant aux chiens qu'il rencontrait, se rendit à la rue Saint-Jacques, ainsi nommée en l'honneur de M. Jean-Jacques Olier, fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice. Puis il revint sur ses pas, se campa devant l'église, dont il regarda longuement le campanile orné d'une croix fleurdelisée. Cette architecture lui disant peu de chose, il se remit à marcher.

Il pressa bientôt le pas, l'air devenant froid. Suivant la crête du coteau appelé *la hauteur*, la rue Notre-Dame allait vers l'est. Elle était large de trente pieds, bordée de maisons basses, et Pierre y avait vu, l'année précédente, la procession du Saint-Sacrement. Le petit garçon rencontra plusieurs personnes, mais aucune ne lui parla. Il traversa ainsi la rue Saint-Joseph et la rue Lambert, la rue Saint-Gabriel,

la rue Saint-Charles, prit enfin, passé la modeste chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, le chemin qui conduit à la côte Saint-Louis.

Mais à l'approche du moulin, le meunier l'aperçut et lui cria :

— Où vas-tu comme ça, mon bonhomme ?

— À Longueuil, là-bas . . .

— À Longueuil, par un temps pareil ?

— Je vas chez mon oncle Jean et chez ma tante Marie, qui sont pas venus chez nous depuis longtemps. Je vas jouer avec mes cousines, Jeanne et Madeleine . . .

— Veux-tu te chauffer un brin ?

— Merci bien, j'ai pas froid . . .

— Comme tu voudras !

Et l'homme rentra, fermant sa porte avec soin.

Le moulin se dressait, en forme de redoute, sur un monticule qui pouvait avoir cinquante pieds de hauteur. Il était entouré d'une palissade et d'un fossé, flanqué de quatre petits bastions, et ressemblait, dans des proportions réduites, à l'ancien château de Villemarie. Construit en 1656, il avait été fortifié d'abord sous la surveillance de monsieur de Maison-neuve. En été, comme se le rappelait le petit Chesne, les processions se rendaient au coteau, le moulin servant de reposoir.

Le vent soufflait maintenant. L'enfant contourna la colline et prit à main droite vers le fleuve. Il

marcha jusqu'au ruisseau Migeon, où il fut arrêté de nouveau.

Cette fois, c'était une voix de femme :

— Bonjour, petit garçon ! Mais où vas-tu, tout seul comme ça ? Le froid va te geler jusqu'aux os . . .

Pierre, qui jouait souvent sur la Place Royale, et se plaisait à muser, les jours de marché, autour de la Place d'Armes, connaissait beaucoup de monde. Il eut donc peine à reconnaître Jeanne Guiberge, femme de Pierre Cabassier, sergent royal et substitut du Procureur du Roy. Elle était vêtue de grosse étoffe de laine et paraissait se rendre elle-même au moulin.

Comme le petit garçon ne répondait pas, elle répéta sa question :

— Veux-tu me dire où tu vas ?

— À Longueuil, chez mon oncle Jean...

— Et tu ne crains pas le froid ?

— Non, j'ai pas froid. Au moulin, on a voulu que je me chauffe, mais j'ai pas le temps d'arrêter . . .

— Fais attention, en tout cas !

Elle ne songea point qu'un malheur pouvait arriver, et n'essaya pas de retenir l'enfant. D'ailleurs, elle ignorait qui il était. Probablement aussi qu'il plaisantait, quand il disait vouloir se rendre à Longueuil. Elle le regarda un moment s'éloigner, tourna le dos, monta le raidillon qui conduisait au moulin.

— Il y a un petit garçon, dit-elle comme ça au



“Elle le regarda un moment s'éloigner . . . (page 47).”

meunier, en entrant, qui m'a dit qu'il allait à Longueuil . . .

* * *

Maintenant, il arrivait cinq heures.

Chez le tailleur Chesne, on commençait de s'inquiéter. Habituellement, Pierre revenait droit de la classe. Il s'était peut-être amusé en route, on attendit. Mais la demie sonnant, puis bientôt six heures, le père partit aux nouvelles. Il s'informa auprès des voisins, des camarades de l'enfant. Personne n'avait vu Pierre. À l'école, les religieuses dirent qu'il ne s'était pas montré de l'après-midi, qu'elles le croyaient malade à la maison.

On le chercha par la ville, dans les rues et les ruelles, les bâtiments voisins des habitations. On s'enquit à l'Hôtel-Dieu et chez les messieurs de Saint-Sulpice, puis on battit le bois, de chaque côté de la Petite Rivière.

Mais à la redoute du côteau, le meunier, interrogé, se rappela le petit garçon aux sabots, qui désirait se rendre à Longueuil.

— Il n'a pas voulu entrer au moulin, raconta-t-il. Il m'a dit qu'il traversait de l'autre côté de l'eau, mais j'ai pensé que ça n'avait pas de bon sens; il était trop petit. Il faisait aussi un froid de loup, et je me suis dit qu'il voulait se moquer de moi. Mais la femme Cabassier, arrivée peu après, m'a dit qu'elle

raide. Il était sur le dos, le bras droit sur la poitrine, le gauche levé en l'air, comme s'il voulait appeler¹.

Le retour à Montréal fut triste, personne n'osait parler. Quelques-uns seulement, par petits groupes, récitaient le chapelet à voix basse. Le père pleurait en silence, et ses larmes se figeaient, en petits glaçons, sur ses joues brunes.

Le lendemain, 7 février, la fin tragique de l'écolier Chesne, fils de Pierre, était consignée dans un laborieux procès-verbal. On en parla longtemps, dans les familles de Villemarie et de la région, l'hiver surtout, quand les nuits sont longues et que les étoiles luisent au-dessus des forêts. Mais personne ne comprit comment le petit Chesne, enfant docile, avait pu courir à mort aussi étrange que la sienne.

Douze ans plus tard, le 23 juillet 1698, Louise-Jeanne Bailly, femme du tailleur Chesne, mit au monde son sixième enfant, un garçon. Il fut appelé Pierre, en souvenir de l'autre.



1. Cf. Archives judiciaires de Montréal.

l'avait croisé en chemin, qu'il lui avait conté la même histoire.

Les chercheurs piquèrent donc vers le fleuve.

Depuis la disparition du petit Chesne, deux jours s'étaient maintenant écoulés.

Les hommes se divisèrent en trois groupes, et l'on trouva bientôt quelques traces de l'écolier, qui fuyait à droite, à gauche, dans des directions opposées. L'enfant, saisi de peur, avait dû perdre sa route plusieurs fois, essayant peut-être de revenir à Montréal, regrettant son escapade, ou incapable de se diriger sur la glace.

À mesure qu'on se rapprochait de l'autre rive, le château de Longueuil, que construisait alors Charles Lemoyne, deuxième seigneur et premier baron du lieu, se détachait sur l'horizon. Bâti de pierre grise et de maçonnerie, il regardait le fleuve en face de lui, et ses tours, aux quatre coins, montaient la garde dans le paysage.

Soudain, des cris d'appel.

— Par ici . . . par ici . . .

Les plus proches accoururent.

— Qu'y a-t-il ?

Un des chercheurs venait de trébucher contre le corps du petit Chesne, inerte sous la neige. L'enfant avait pu marcher jusque là, de peine et de misère, à deux arpents de son but. Puis il était tombé d'épuisement, les pieds gelés, un de ses sabots perdu depuis longtemps. Le cadavre était entièrement